



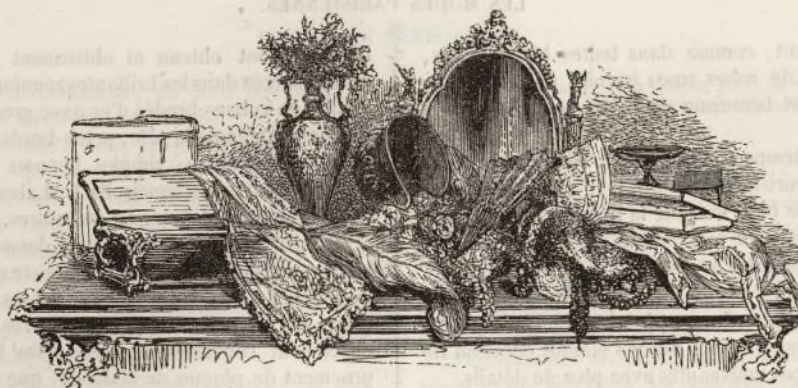
367

# LES MODES PARISIENNES

*Capotes de M<sup>me</sup> Plé Borain rue basse du rempart 2, au coin de la Chaussée d'Antin  
Mantelets de Coucbouat 2, Vivienne 38<sup>bis</sup> Umbrelles de Cazal boulevard des Italiens, 27.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*





LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. —  
— LA CICATRICE (3<sup>e</sup> partie), par MAURICE SAINT-  
AGUET. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.  
— RÉBUS ILLUSTRE.

## MODES ET FASHIONS.



**O**n danse toujours, et, malgré tout le désir que nous avons de ne parler que des prochaines toilettes du printemps, il nous faut avant raconter les dentelles, les fleurs, les bijoux que portaient les élégantes à toutes ces fêtes dansantes.

Le même jour, jeudi 28 février, on dansait chez le président de la République, et dans la salle de l'Opéra au profit des pauvres du 2<sup>e</sup> arrondissement; cette vaste salle était trop petite pour contenir toutes les âmes charitables de ce quartier.

Toutes, ou presque toutes les dames patronesses, s'y faisaient remarquer par le bon goût de leur toilette. Madame E. Scribe était charmante en robe rose couverte de dentelles, et coiffée de liserons roses et blancs tombant en grandes branches légères.

Plusieurs jeunes femmes portaient des doubles

ou triples robes de tulle blanc ornées de grandes branches de verdure posées en bouquet de corsage, avec cordon traversant la poitrine et s'arrêtant sur chaque épaule, — ou en bouquet de côté, près de la pointe de la robe à gauche, laissant tomber des feuillages jusqu'à la moitié de la dernière jupe. Les coiffures étaient aussi en feuillage tombant jusque sur les épaules.

Chez M. le président de la République, tout le corps diplomatique était en uniforme pour l'arrivée de la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

La grande-duchesse portait une robe de satin noir broché de ramages de fleurs rouges, une écharpe de dentelle noire sur les épaules. Sa coiffure était en blonde ornée de feuillages rouges et noirs.

La princesse Mathilde était en robe de crêpe blanc garnie de volants bordés chacun par trois petits rubans de satin blanc posés à plat. Sa coiffure était en feuillage et boule d'or.

La princesse Caroline Murat était en robe de mousseline-tarlatane blanche à deux jupes; une couronne de petites roses dans les cheveux.

Madame la comtesse de Talvende portait une robe de tarlatane lilas à deux jupes, chacune garnie d'une grande dentelle; berthe semblable. Ses cheveux bouclés à l'anglaise, et une coiffure composée d'une touffe de quatre roses blanches sur un côté de la tête, et de l'autre par une touffe de brillants.

Mademoiselle de Menneval était en robe de crêpe bleu de ciel garnie de volants bordés de petits rubans de satin bleu; deux nœuds de ruban sur chaque épaule. Sa coiffure en bandeaux accompagnés de petites fleurs et feuillage bleus.



Il y avait, comme dans toutes les réunions, beaucoup de robes roses garnies de volants en dentelle, et beaucoup de robes en riches étoffes brochées.

Le printemps et l'hiver sont réunis chez notre célèbre fleuriste Constantin (1); au triomphe des coiffures de bal, succède le triomphe de nos plus jolies coiffures de promenade. Constantin prépare en ce moment des fleurs pour les capotes de crêpe, les chapeaux de paille de riz, paille d'Italie, des feuillages et des fleurs spéciales pour les simples pailles cousues. Nous aurons bientôt occasion de parler de ces nouveautés avec plus de détails.

On fait beaucoup de petits pardessus en taffetas noir ou de couleur. Ces petits pardessus peuvent se porter maintenant lorsque le temps le permet; quelques dames les font doubler et légèrement ouater, de façon qu'ils puissent encore servir pour la saison des bains de mer.

Ceux de taffetas noir reçoivent, comme ornement, de grandes et belles dentelles de Chantilly, un rang surmonté d'une petite ruche, ou un rang très-haut surmonté d'un autre rang beaucoup moins haut, ce dernier ayant en tête une petite ruche en dentelle.

Les pardessus en taffetas de couleurs foncées se garnissent de dentelle de laine noire à grandes dents surmontées, ou de petites ruches de dentelle, ou de petites ruches de taffetas découpé, de petites ruches en ruban, et de broderies en passementerie.

Les pardessus de couleurs claires se garnissent de franges très-hautes, un seul rang surmonté d'une broderie en passementerie ou d'une petite ruche de ruban.

Ils se garnissent aussi de petites dentelles de laine de même couleur que les taffetas; dans ce cas, lesdites dentelles sont toujours en plusieurs rangs, posées droites ou en spirales.

On fait déjà des mantelets, bien qu'ils ne se porteront qu'un peu plus tard que les pardessus; mais les marchands étrangers et les marchands de la province sont en ce moment à Paris pour leurs achats du printemps: il faut donc qu'ils trouvent des nouveautés.

On prépare pour une des bonnes maisons de Londres, madame Frédérik (2), de très-jolies nouveautés en pardessus, mantelets, chapeaux et garnitures de robes de bal. Nos confectionneuses, qui savent que cette dame ne prend que des objets de toilette de bon goût, rivalisent à qui lui présentera des formes inédites: cela nous permet de voir les modes de la saison prochaine bien avant le temps de leur apparition dans les promenades et même dans les magasins de détail.

Les coiffures parées de mademoiselle L. La-

borde (1) ont obtenu et obtiennent encore de grands succès dans les brillantes réunions du soir: résilles en rubans brodés d'or avec grosses touffes de chaque côté de la tête, petits-bords en velours à fond de dentelle, simples bonnets de blonde ornés de fleurs, mademoiselle L. Laborde réussit dans la création des uns ou des autres.

Le printemps lui promet encore des succès. Déjà nous voyons chez cette bonne modiste des capotes de taffetas toutes couvertes de petites ruches de ruban de gaze très-étroit; — d'autres en taffetas de couleur couvertes de crêpe lisse blanc avec ornement de plumes de fantaisie, que mademoiselle L. Laborde fait faire spécialement pour sa maison;

— Des capotes de crêpe du même genre, et d'autres ornées de blondes de soie et de fleurs;

— Des chapeaux de paille de riz frappée d'un genre tout nouveau et très-joli, des chapeaux de paille cousue avec bords ruchés en paille;

— Enfin des chapeaux de paille de riz et paille jaune mélangées, chapeaux toujours distingués et qui sont nouveaux par la disposition des pailles et des ornements.

Les robes de soie pour demi-toilette se font très-souvent ouvertes du corsage jusqu'au bas de la taille; quelques-unes ont des échelles en brandebourgs de passementerie qui s'attachent de chaque côté dans un bouton. Ces façons de robe rappellent un peu les robes à corsage lacé; mais cependant la dernière forme est plus convenable pour laisser voir les fichus garnis en échelle de dentelle et les entre-deux de mousseline brodée ou entre-deux de dentelle.

Les corsages ouverts se garnissent aussi d'échelles de ruban, ou se laissent simplement ouverts sans ornement. Les manches sont ouvertes du bas, un peu larges et presque justes du haut.

C'est pour toutes ces robes, comme aussi pour les robes de chambre du matin, que madame Colas fait ces délicieux fichus à jabots de dentelle, ou à échelle de volants de dentelle et entre-deux; les sous-manches de tulle à double rang de dentelle et les sous-manches de batiste plissées pour les robes du matin.

Madame Colas fait pour quelques dames des sous-manches de tulle ouvertes du bas, comme les manches des robes, mais un peu plus étroites; ces sous-manches sont garnies d'un double ou triple rang de belle dentelle. Ce genre est plus élégant que celui des manches fermées; il permet le luxe d'un ou de deux beaux bracelets à chaque bras.

Les robes de taffetas garnies de volants découpés et gaufrés autour de la dent, figurant de jolis dessins qui paraissent brodés, sont toujours fort à la mode. Ces mêmes volants se mettent plus petits

(1) Rue d'Antin, 7.

(2) Albemarle Street, 40, Piccadilly.

(1) Rue Richelieu, 77.



en devant de redingote, au bord des manches ouvertes, et en devant de corsage.

On commence à voir, les jours éclairés par un beau soleil, quelques ombrelles simples en forme de petits parapluies, soit unies, soit à bordure façonnée à même l'étoffe. Les ombrelles que Cazal (1) a faites pour le commencement de la saison feront attendre toutes les coquettes et mignonnes marquises garnies de frange, de dentelle, que ce fabricant prépare pour les fraîches toilettes de Longchamp prochain.

Que feraient les plus jolies coiffures, les plus jolies toilettes, sans la beauté, sans la jeunesse de simple accessoire, une habitude d'élégance?

M. Debay, chimiste, médecin, depuis plusieurs années s'occupait à chercher une teinture de cheveux qui ne fût pas préjudiciable comme toutes celles qui existent, lesquelles sont composées de chaux, de potasse et d'acides violents qui détruisent en peu de temps toute la chevelure; enfin le succès a couronné les recherches de M. Debay : sa teinture est admirable, les cheveux restent souples, brillants. Nous avons vu des échantillons de cheveux châtain-clair et foncé, noirs, et des cheveux blonds de toutes nuances.

L'application de cette teinture est très-facile; en achetant les flacons, l'on reçoit un imprimé indiquant la manière d'opérer.

Nous pouvons citer une jeune femme de vingt-six ans dont les cheveux blonds étaient devenus entièrement blancs à la suite d'une maladie grave, qui a retrouvé, grâce à la belle teinture de M. Debay, sa magnifique chevelure blonde. Maintenant, cette dame, qui portait toujours des bonnets et un tour, va au bal la tête ornée de fleurs, et, chose étrange, son caractère, devenu triste de se voir vieille avant l'âge, a repris toute la gaieté de la jeunesse! Ce fait nous a rendu enthousiaste du secret de M. Debay; nous voulons qu'il profite aux intéressés à la question.

Cette teinture se trouve chez Pâris, coiffeur, passage Choiseul, 25, et chez Lodant, parfumeur, rue de l'Ancienne-Comédie, 27.

Nous engageons les personnes qui doivent se servir de cette teinture, et de même les personnes qui veulent prendre soin de leurs cheveux, de lire le livre de M. Debay, *l'Hygiène complète des cheveux et de la barbe*, ouvrage qu'on trouvera aux adresses ci-dessus indiquées.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

Capote de taffetas lilas ornée de blonde et de fleurs. — Pardessus en taffetas couleur hanneton garni de dentelle de laine. — Redingote de damas.

Capote de taffetas blanc couverte de crêpe lisse et ornée de plumes blanches ayant une tête de feuillage en

satins vert — Mantelet de taffetas garni de frange surmontée de bouillonné de taffetas. Robe de taffetas couleur feutre.

L'eau de Cologne est décidément passée de mode; son action siccative et échauffante la fait rejeter de toutes les personnes jalouses de conserver leur fraîcheur et leur santé. On lui substitue maintenant le vinaigre de toilette de la Société hygiénique, qui jouit de tous les avantages de l'eau de Cologne sans en avoir les inconvénients.

Indépendamment des qualités agréables que ce vinaigre réunit au plus haut degré, les propriétés toniques et rafraîchissantes le rendent inappréciable pour les soins journaliers et les usages secrets et délicats de la toilette des dames. (Voir pour plus de détails l'instruction qui se délivre avec chaque flacon, à l'entrepôt général, rue Jean-Jacques Rousseau, 5.)

## LA CICATRICE.

(SUITE.)

### II.

Un tout autre sentiment s'empara de Maxime dès qu'il vit Annette.

C'était aussi une tout autre jeune fille, bien que l'aspect des deux sœurs fût comme celui de deux types de nymphe copiés sur le même camée. Brune comme Irma, et, comme Irma, plutôt petite que grande, ayant les mêmes traits, la même apparence flexible et délicate, la même forme indécise et pudique, cette forme d'une femme qui se voit éclore et qui rougit de ses beautés naissantes, Annette avait cependant une physionomie moins vague, un profil plus net, plus français, des tons de visage plus italiens, la taille plus hardiment prise, les contours mieux sentis, plus de pâleur et de langueur aussi; ses yeux étaient noirs, son regard triste et plein de choses, son sourire touchant, et, sans y penser, elle jetait à l'âme ce trouble secret, cette chaleur sainte, qui font germer la passion.

Quand on entra dans le salon, elle était seule, assise auprès d'une fenêtre d'où l'on voyait la Loire et les horizons de la Sologne, et elle s'occupait d'une magnifique broderie en soie de couleur, dont elle enrichissait les bordures d'un rideau de damas. Elle se leva doucement, et vint présenter son front au baiser de sa mère et d'Elise Dévigne; puis elle s'avança pour embrasser Irma, qui les suivait; mais, apercevant tout à coup Maxime, qui entraînait le dernier, elle rougit, et entraîna sa sœur par les mains dans une autre partie de la pièce en lui demandant tout bas avec anxiété :

« Quel est ce monsieur ? »

(1) Boulevard des Italiens, 27.



— M. de Bréard, répondit naturellement Irma; tu sais, celui qui est si singulier.

— Ah!... je m'en doutais... »

Et Annette ne dit plus rien; mais, semblable à celui de sa mère, quoique plus innocent, son coup d'œil furtif et saisissant se dirigea comme un trait vers Maxime, qui s'était arrêté à la regarder aussi, et qui la salua alors sans trop savoir ce qu'il faisait. Annette répondit par une timide révérence, en se serrant contre sa sœur, les yeux baissés, le sein ému, comme si l'attention et le salut du jeune homme eussent été un premier contact, qu'elle redoutait déjà et qu'elle pensait éviter.

« Ah çà! se prit à dire mademoiselle Dévigne, je veux vous mettre tous à votre aise, car nous sommes bien plus en pays de connaissance que ne pensait madame Pernaux. Je vous ai parlé de M. de Bréard, c'est vrai; mais je ne vous ai pas dit qu'il avait été en Italie.

— En Italie! dit tout bas encore Annette sans s'éloigner de sa sœur.

— Et même à Florence.

— A Florence!

— Et même à la cour.

— A la cour! »

Et à mesure que ces exclamations contenues lui échappaient, sans que personne les entendit, le visage et l'accent d'Annette trahissaient une émotion croissante; tandis qu'Irma ne semblait éprouver qu'une surprise assez tranquille. Quant à madame Pernaux, elle demeura impénétrable.

« Ah! c'est donc cela! dit-elle d'une voix légère et assurée; il me semblait bien aussi que j'avais vu monsieur quelque part.

— C'est comme moi, madame, répliqua de Bréard avec moins de sécurité, vos traits ne m'étaient pas inconnus, et je croyais me rappeler aussi qu'à cette cour....

— Allons, interrompit en riant l'inepugnable étrangère, je vois qu'il faut vous initier. Apprenez donc de ma bouche ce que vous soupçonnez sans doute. Notre secret, c'est le mal du pays; notre mot d'ordre, c'est l'Italie. Forcées de nous expatrier, nous sommes venues en Touraine, et nous y avons choisi des collines qui regardent le soleil et qui ont un fleuve à leur pied, comme celles de l'Arno; notre habitation même nous rappelle autant que possible les villas de Toscane; nous fuyons les plaisirs froids, les mœurs gênées, les préoccupations vides et intéressées, les petites fortunes du monde de la province, où nous serions des pierres de scandale. Nous ne vivons que de ce qui est libéral, nous le cherchons comme un air pur; mais nous ne le trouvons guère, excepté quand nous voyons notre seule amie, mademoiselle Dévigne, et cela arrive si rarement, que vous croirez bien maintenant à ma vieillesse.

— Oh! c'est trop joli! je vous embrasse!

s'écria l'aimable artiste en joignant le geste à la parole. Mais je n'en crois pas un mot! dit-elle du regard à Maxime, qui, de son côté, ne se tenait pas pour battu.

— Eh bien! monsieur de Bréard, poursuivit madame Pernaux, soyez, puisqu'il le faut, de notre république, mais, ajouta-t-elle en posant avec grâce son doigt sur ses lèvres, n'oubliez pas notre mot d'ordre: l'Italie!

— Je ne l'oublierai pas, madame, » répondit Maxime avec une intention profonde qui ne produisit en apparence aucun effet sur madame Pernaux, mais qui fit tressaillir Annette.

Cette manière d'aborder la situation, moitié de front, moitié en la tournant, ne pouvait conduire qu'à une trêve momentanée, d'autant plus que Maxime, malgré son trouble, semblait pressé d'arriver au but; mais elle avait l'avantage de sauver l'embarras des premiers instants en donnant à tout le monde une attitude de convention. Ainsi, quels que fussent les soupçons, les craintes, les désirs de chacun, cette soirée se passa tout entière dans le sens indiqué par la maîtresse du logis. Bréard fut un homme du monde comme il savait l'être, madame Pernaux fut d'une habileté invulnérable, mademoiselle Dévigne d'une gaieté charmante. Le plan de la marquise, on peut le dire d'avance, était d'éviter toute explication et d'accepter, dès ce moment, M. de Bréard comme prétendant à la main d'Irma. Mais Maxime n'y répondit qu'imparfaitement; et il sortit même avec une impression toute contraire aussi importante qu'inattendue.

Placé entre deux jeunes filles dont l'une devait absolument lui rester étrangère, c'était précisément vers celle-là qu'il se sentait entraîné. Ce fut comme une fatalité. Irma, on le lui avait formellement signifié, était la fille aînée du commandant Méliot, celle que la cantatrice avait repoussée jadis et que la marquise semblait préférer aujourd'hui sans doute par expiation, celle que son père avait tant aimée et si soigneusement cachée, celle à qui Maxime se trouvait enchaîné par un devoir mystérieux. Irma était ravissante d'éclat, de naïveté, de grâce et d'abandon; elle se livrait d'elle-même, et, comme si cela n'eût pas suffi, on la mettait en évidence, on la lui destinait déjà; eh bien, il ne vit qu'Annette, Annette qui se cachait, qui se taisait, qu'on négligeait, et qui semblait vivre dans cette maison comme une orpheline; il ne vit qu'elle, et je ne sais pourquoi sa présence seule répondait à quelque chose dans son cœur. Il est vrai, comme je l'ai dit, qu'elle avait de ces beautés qui vont droit à l'âme, et qui la remuent en silence; il est vrai qu'elle paraissait souffrir de quelque peine inconnue, et subir, chez sa mère, un châtimement ou une injustice; il est vrai qu'elle-même était agitée par la présence



de Maxime, et que parfois il surprenait ce regard éloquent dont nous avons parlé.

Maxime croyait y lire une terreur et un espoir, une prière et une sympathie, et, en attendant, il subissait la puissance magnétique dont ce timide regard était armé à son insu. Il le sentit; il vit qu'il allait aimer en dehors du vœu secret formé par lui; qu'il allait tomber sous le joug de deux destinées opposées, et cela sans pouvoir les séparer, sans pouvoir fuir l'une ou l'autre, puisque deux sœurs, qui ne se quittaient jamais, en étaient les deux instruments; et il monta, morne et silencieux, à côté de mademoiselle Dégigne, dans la voiture qui devait les ramener à la ville.

« Qu'avez-vous donc ? lui dit celle-ci lorsque la calèche roula hors des grilles dans la campagne muette et sombre; pour un initié, vous n'avez pas l'air trop enthousiasmé. On dirait que vous sortez de l'ancre de Trophonius, et que nos mystères ne sont pas plus gais que les siens. De la tristesse, de l'abattement, du sérieux enfin, voilà ce que vous rapportez des Terrasses ! »

— C'est qu'il faut que j'y retourne, répondit simplement Maxime, afin qu'Irma devienne ma femme; et, si j'y retourne, c'est Annette que j'aimerai.

— Et pourquoi faut-il qu'Irma devienne votre femme ?

— Écoutez.

— Ah ! enfin. »

Et pendant que les chevaux de la marquise les entraînaient rapidement sur la chaussée qui borde la Loire, Maxime raconta une courte mais tragique aventure :

« J'appartenais à l'état-major du vice-roi, et j'avais reçu du prince une mission toute privée, toute de famille, qui pouvait me conduire du palais Pitti aux Tuileries. J'étais donc officier en mission. Ce n'était plus là votre homme de la République, fort de sa force, fier de ses privations, heureux de son avenir; c'était le produit le plus extrême des travaux accomplis de cet homme. Forts de la puissance créée par lui, récompensés de ses mérites, jouissant d'un présent radieux, nous nous croisions avec orgueil sur toute la face de l'Europe, nous étions les phrases du dialogue que l'empereur tenait avec ses grands vassaux sur tous les trônes. Officier en mission ! sur ces routes où l'autre marchait pieds nus, sans pain, sans alliances, il n'y avait pas pour nous assez de chevaux aux relais, assez d'abondance dans les hôtelleries, assez de bienvenue dans les palais. Je vous dis toutes ces choses, parce qu'elles renferment l'excuse de ma conduite dans une fatale occasion. Déjà, comme officier de l'Empire, je partageais avec mes camarades l'ivresse de cette royauté militaire qui nous appartenait à tous. Jeunes et marchant la tête haute, respirant le triomphe avant d'avoir été vaincus, le bonheur

avant d'avoir souffert, gonflés du sentiment de la domination, étincelant sous nos uniformes chevaleresques, et portant au côté une épée de combat dans le fourreau d'une épée de cour, nous allions d'une conquête à un bal, d'une parade à un festin, d'un ennemi terrassé à une femme qui se livrait.... pardon, mais une femme, vous le savez, n'est sévère qu'aux hommes incertains d'eux-mêmes ou entravés par leur époque, et tout siècle animé ou glorieux est aussi un siècle galant. Une femme ne prête pas sur l'avenir et veut être payée comptant. Rebelle aux choses qu'il faut deviner, elle s'épanouit aux apparences, s'enflamme aux succès, se jette à la tête des faits accomplis, et telle qui s'était rangée dédaigneusement du brave obscur de la République a pu s'offrir au fat éblouissant de l'Empire.

— Ah !...

— Vous comprenez, n'est-ce pas, mademoiselle ? Vous soupçonnez qu'un de ces jeunes fous a pu manquer de prudence, une de ces femmes de modestie, et qu'on peut cependant leur pardonner, aujourd'hui que ces temps de vertige sont passés, s'ils consentent à réparer le mal dont ils furent les auteurs involontaires.

— Vous et Eucharis ?....

— Elle et moi, oui ! J'étais à Florence depuis quelques jours. Au milieu de fêtes de toute sorte qui s'y donnaient, du tourbillon de plaisirs où m'entraînaient mes frères d'armes, je l'avais à peine remarquée; je la connaissais seulement de réputation pour une femme aussi légère que séduisante, et ces messieurs n'épargnaient guère Eucharis au dessert, entre le vin de Champagne et le punch obligés. Ce fut au sortir d'un de ces repas et d'une de ces confidences que je me rendis, un soir, au bal masqué de la cour. Vers minuit, un domino de petite taille, mais richement enveloppé, s'approche de moi, me glisse un billet et se perd dans la foule. Assez peu étonné d'abord, je m'écarte nonchalamment, et, sans trop me cacher, j'ouvre ce billet; il renfermait une clef, et j'y lus ces mots que je rapporte textuellement :

« Si tu es brave, tu viendras souper dans un quart d'heure chez le marquis de Nibello. Voici la clef qu'il te faut. »

C'était une petite clef, mignonne, élégante et discrète, qui sentait bien son boudoir d'une lieue. Je ne me demandai pas s'il y avait là-dessous une erreur, une mystification, ou autre chose. Je me figurai une de ces Italiennes, amie de la marquise; je me figurai la marquise elle-même m'attendant seule auprès d'une fine collation. C'était dans les mœurs du pays et de l'époque, et cela nous arrivait tous les jours. Sans rien approfondir de plus, je m'éloignai du centre illuminé de la fête, gagnant les vastes corridors et demandant avec négligence à quelques valets que je rencontrais le chemin de l'appartement du marquis.



Malgré leurs indications, je m'égare; puis je crois me retrouver, je crois reconnaître à des signes certains la grande porte et l'emplacement du logis en question; je cherche une petite porte qui ait la physionomie tant soit peu dérobée; je la trouve sur un palier obscur. En tout cas, la clef que je porte m'en assurera. J'essaie: la clef pénètre et tourne dans la serrure. Je ne doute plus, et j'entre.... Ah! mademoiselle, que n'ai-je plutôt fui au bout du monde, loin de ce seuil funeste, de ce palais maudit?

— Parlez! parlez! dit l'artiste d'une voix altérée.

— Au lieu de la douce lumière que j'espérais, du crépuscule auquel j'étais convié, une nuit profonde, immobile; au lieu de la signora discrète et dévoilée qui devait me recevoir en mettant le doigt sur ses lèvres, un cri terrible et perçant, et dans les ténèbres une forme blanche de femme ou de jeune fille qui semble fuir épouvantée autour de la chambre... Voilà tout ce que je me rappelle clairement. Le reste est un mauvais rêve, un éblouissement; au moment où je m'écriais: « Grand Dieu! ne suis-je pas chez la marquise de Nibello?... » une porte s'ouvre, une lumière frappe mes yeux, cette lumière part d'une pièce voisine... un homme à moitié vêtu, d'un aspect terrible, se dessine sur la lueur qui vient d'apparaître; deux pistolets arment ses mains, il en dirige un sur moi... A ce moment, celle qui fuyait tout à l'heure, et qui sans doute a déjà tout compris, se jette au-devant de moi:

« Ne tirez pas, mon père... c'est une méprise! »

... Le coup était déjà parti, mademoiselle!... Et la malheureuse qui m'avait protégé de son corps tombait frappée à ma place! Je me baisse éperdu, je relève dans mes bras un corps souple et délié, un corps de jeune fille... Mais l'homme s'est approché avec un rugissement affreux, il s'est penché sur elle... et moi, frappé d'horreur à la vue de son visage de feu qui touchait le mien, j'ai reculé, laissant tomber cette enfant sans vie...

« — Ma fille... ma fille est morte!... et c'est moi qui l'ai tuée!... dit-il sourdement.

» Puis, posant l'autre pistolet sur son front, avant que j'eusse pensé même à faire un mouvement pour l'arrêter, il se fit sauter la cervelle!...

— Ah mon Dieu!

— ... Au bruit, du monde est accouru... Vingt flambeaux éclairaient cette horrible scène;... on s'est emparé de ma personne, on relève et on emporte le cadavre du père, on s'empresse autour de la jeune fille, elle n'est pas morte. Une légère blessure à l'épaule, c'était tout son mal; le reste elle l'ignorait encore. Je ne sais comment on le lui apprit; je ne sais si on l'instruisit jamais complètement de tout ce qui s'était passé. Moi, on me reconnut promptement; j'expliquai, sans

nommer personne, l'affreux hasard qui avait amené ce malheur;... mais la jeune fille parla sans doute, et dit le nom, le seul mot que j'avais prononcé. Le lendemain la princesse me fit appeler, et, sans me rien dire à ce sujet, me chargea d'un message pressé pour l'empereur, avec ordre de partir sur-le-champ. J'obéis. L'empereur ouvrit la lettre de sa sœur, et me dit seulement avec un ton et un regard glacés:

« — Vous savez mieux que moi, monsieur, ce qui vous reste à faire.

« — Oui, sire, répondis-je en pâissant, j'ai l'honneur d'offrir ma démission à Votre Majesté.

« — Et je l'accepte.

MAURICE SAINT-AGUET.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\*. Voici la recrudescence des petits prodiges musicaux.

Une demi-douzaine de ces phénomènes, de ces astres en maillot, flamboie en ce moment dans les sphères du dilettantisme parisien.

L'un a sept ans, et manie le violon comme Paganini.

L'autre a cinq ans, et se trémousse sur le piano à queue comme Franz Liszt.

Un troisième n'a pas encore fait toutes ses dents et joue de la contre-basse.

Le reste est à l'avenant.

Tout programme de concert veuf d'artistes lilliputiens est un programme flasque et décoloré.

Cette fièvre de petites merveilles gagne de proche en proche, et un virtuose qui aura fait sa première communion n'osera bientôt plus se présenter devant le public.

On parlait hier de cet abus dans un cercle de littérateurs et d'hommes du monde.

« Eh! messieurs, répondit un touriste, ce n'est point un abus, c'est une cruelle nécessité. Il y a pléthore de musiciens adultes. Nous avons des célébrités (hommes et femmes) à remuer à la pelle. Un citoyen ou une citoyenne n'ont pas plutôt atteint l'âge de quatorze ans, que ce sont des violonistes de premier ordre, des pianistes prodiges. Il est temps de les mettre à la réforme; car incessamment on ne saura plus où les fourrer.

D'ailleurs la dernière heure de la jeunesse a sonné: les bambins veulent avoir leur tour. Les bambins réclament le droit au travail, et ils l'auront.

Cette nécessité est déjà parfaitement comprise en Allemagne. Dans la plupart des villes de Prusse et de Saxe, on exhibe les virtuoses au sortir du berceau.

— Est-il possible!

— Oui, messieurs, cela dure cinq ou six ans. Passé l'âge de six ans, on quitte le métier de virtuose. A Berlin, j'ai connu un enfant qu'on était en train de sevrer: il jouait les sonates de Mendelssohn d'une façon étourdissante. Il a donné trois concerts, et à la fin de chaque séance l'auditoire le portait en triomphe jusqu'à sa couchette, car il ne marchait pas encore.

— Quel âge avait ce pianiste?

— Quinze mois, messieurs, mais il n'a donné que trois concerts, car il souffrait de la dentition.

— Ah ça, monsieur, ce que vous nous apprenez là, est-ce bien sérieux?

— Foi de Méry!

\*. Il y a quatre ou cinq ans, on n'entendait par-ci



par-là que ce titre d'un charmant vaudeville de M. Scribe : *Une chaumière et son cœur* !

Poète ou officier de spahis, artiste ou agent de change, tous les cœurs blasés chantaient à l'unisson ce refrain élégiaque.

Aujourd'hui le vent tourne. On a toujours au fond du cœur l'amour de l'idylle, mais on ne veut plus de la chaumière ; on veut une petite maison.

Il faut s'entendre.

Il ne s'agit plus de la petite maison style Louis XV, où Sophie Arnould allait souper avec le comte de Lauraguais.

Ce siècle est moral ou du moins il a la prétention de l'être.

Il veut des petites maisons qui aient la tournure des ermitages du temps de de l'Empire.

Ecoutez M. Pierre Bonaparte, représentant de la Corse : « Si j'avais voulu être tout à fait heureux, disait-il avant-hier à la Législative, je me serais acheté une petite maison réjouie par le soleil, sur la pente de quelque coteau du Midi. » Voilà le rêve de tout prince républicain.

D'un autre côté, M. Eugène Sue abandonne son château des Bordes.

« Plus de château, écrit-il à son éditeur, on y est trop au large. La muse ne peut pas s'y montrer recueillie. Il faut donc que je m'achète pour ce printemps une petite maison dans les environs de Paris, du côté de Bièvre ou de Fontainebleau. J'y vivrai comme un berger de Virgile. »

Enfin, George Sand quitte à son tour le manoir de Rohaut, où elle a composé *François le Champi* et tant d'autres œuvres remarquables.

« J'ai consacré mille écus, dit-elle, à me faire construire dans la Creuse une petite maison à volets verts comme les aimait Jean-Jacques Rousseau. »

Dieu veuille que l'amour des petites maisons ne nous rende pas fous !

On sait que les petits souverains d'Allemagne et d'Italie font commerce de leurs ordres de chevalerie et enrichissent leur liste civile et leur cassette particulière du trafic des rubans et des croix.

A la cour de Modène, par exemple, il y eut une fois un de nos compatriotes célèbres à plus d'un titre, qui faillit y être pris. Le grand-duc lui avait fait bon accueil, et, charmé de son mérite, lui offrit la croix de commandeur de ses ordres.

Le voyageur, qui avait un faible pour les décorations, accepta avec reconnaissance et se confondit en remerciements. Quelques jours après, un messager d'Etat lui apporta deux missives sous enveloppes, et lui dit :

« Voici votre brevet, et voilà la facture.

— Comment ! la facture ?

— Voyez. »

C'était, en effet, un compte pour frais de chancellerie, expédition de brevet, timbre, enregistrement, sceau grand-ducal, inscription au grand livre de l'ordre, etc. Total, mille écus : un véritable mémoire d'apothicaire.

Le décoré trouva que c'était trop cher et demanda un accommodement.

« Je ne puis y mettre qu'une douzaine de louis, dit-il ; ne pourrions-nous pas nous arranger en retranchant quelques-uns des privilèges attachés à cette décoration ? »

Un amateur qui sollicitait la croix d'honneur fit un jour à peu près la même proposition.

« Je ne puis vous donner la croix, lui disait le ministre ; vous n'avez pas des titres suffisants pour l'obtenir.

— Eh bien ! répondit le solliciteur, je ne la porterai que de deux jours l'un. »

Mais le grand-duc de Modène n'entend pas raillerie sur le chapitre des bénéfices attachés à sa décoration, et notre compatriote eut toutes les peines du monde à se tirer d'affaire en donnant ses douze louis et en obtenant pour le reste un crédit qui pour lui valait quittance.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VARIÉTÉS. — *Nisus et Euryale*. — Virgile ne reconnaîtrait plus, s'il venait à ressusciter, ces deux types de l'amitié antique.

Nisus et Euryale appartiennent à des temps fort voisins de notre époque.

En eux, voyez, s'il vous plaît, deux hussards de la vieille garde, deux de ces troubadours couverts de blessures et de chevrons et qui ont moissonné des lauriers à coups de sabre depuis Ptolémaïs jusqu'à Marengo.

Vingt fois, durant la bataille, Nisus a sauvé la vie à Euryale ; vingt fois Euryale a empêché la lance d'un Cosaque ou le pistolet d'un kaiserlick d'envoyer Nisus jusque dans les sombres bords.

C'est vous dire qu'ils se jurent une amitié éternelle. De là vient le surnom qu'on leur a donné à l'un et à l'autre.

Mais l'amitié peut-elle exister ici-bas dans le sens absolu du mot ?

Un jour les deux amis tombent dans une chaumière bavaroise. Ils y rencontrent une jeune Française, jolie comme un cœur, mais coquette comme la poule de la fable.

Dès ce moment, voilà la guerre allumée entre Nisus et Euryale.

Lequel des deux obtiendra l'amour de la poulette ? Ils font mille efforts, ils essaient de se supplanter, ils se suspectent, ils ne peuvent plus se souffrir, ils vont se battre.

Mais au moment de se couper la gorge, ils se rappellent leurs faits d'armes.

« Est-il bien vrai que nous allons nous tuer pour une petite fille ? dit Euryale.

— Ce n'est pas possible, » répond Nisus.

Ils s'embrassent alors. Ils font la paix. On met la jeune fille à même d'opter et de faire un heureux.

« J'en veux faire deux, dit-elle. On vient de me nommer vivandière du régiment. Je formerai la troisième personne de votre trinité. »

MM. Léon Battu et Eugène Bercieux ont répandu à pleines mains l'esprit, la gaieté, les situations comiques. La scène du double testament a surtout été appréciée. Hoffmann et Leclère ont surtout contribué au succès de ce charmant vaudeville.

On s'occupe au Théâtre-Français de la reprise d'*Angelo*, et surtout de la *Charlotte Corday* de M. Ponsard. Nous avons déjà dit que mademoiselle Judith doit jouer l'héroïne normande.

Mademoiselle Judith est, comme on sait, une très-belle personne, qui aura ce qu'on appelle au théâtre l'enveloppe du rôle, et ne manquera pas de sensibilité dans les scènes pathétiques.

M. Maillart a été chargé du rôle de Barbaroux ; la chaleur et la sensibilité du beau Girondin provençal ne pouvaient être mieux placées. M. Beauvallet jouera, dit-on, le rôle de Robespierre avec cette sombre profondeur qu'on lui connaît. Mais on parle comme d'une idée très-heureuse d'avoir engagé M. Bignon pour le rôle de Danton.

Le sujet de *Charlotte Corday* a déjà fourni, il y a vingt ans, un drame auquel les talents réunis de Frédéric, dans le rôle de Marat, et de madame Dorval, dans celui de Charlotte, obtinrent un succès de vogue ; ces deux rôles furent une des plus belles créations de ces deux grands acteurs. *Charlotte Corday* a fourni aussi le sujet d'un drame en vers à madame Louise Collet. Cette œuvre n'a pas obtenu les honneurs de la rampe ; elle est restée ignorée dans un volume des œuvres de l'auteur.

\* L'Océon s'occupe de *Vivia*, tragédie de M. Reboul, et des reprises de *Diogène* et de la *Farnesina*.





Explication du dernier Bêbus.

Lie, dé, cheminée marchant, D, pis, dais, traîne arts.  
(L'idée chemine et marche en dépit des trainards.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 10 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie P ou frères, rue de Valenciennes, 36.